

mots anglais qu'elle savait bien ? Pourquoi n'accepterait-elle pas d'être sa femme, de partager sa vie ? Au moment de parler, voici qu'il se sentait pris d'hésitation. Sa fortune était médiocre et, par les propos de la ville d'eaux, il savait que le père de Mary dévorait sans scrupules les biens qu'il administrait et que déjà il avait beaucoup réduits.

La jeune fille l'aimerait-elle assez pour mener au besoin avec lui une existence moins luxueuse ? Ne préférerait-elle pas épouser quelqu'un de ces fantoches millionnaires qui l'agaçaient en la courtisant ?

Le vapeur, après une escale à Nyon, traversait le lac. L'orchestre jouait maintenant pour les voyageurs de seconde classe, et les notes stridentes de la petite flûte parvenaient seules jusqu'au pont supérieur.

Les deux jeunes gens se décidèrent à quitter la proue que le vent balayait. Ils s'assirent côte à côte sur un banc inoccupé. En arrière du bateau en marche, ils apercevaient Nyon, ville ancienne et somnolente que couronne une forteresse dont l'âpreté ne réussit pas à atténuer la douceur du paysage, et à l'avant ils voyaient se rapprocher d'eux la pointe d'Yvoire, avec son village de pêcheurs et la masse carrée de son vieux château. Mais ils ne s'intéressaient guère au décor.

Mary supportait malaisément ce silence où Jean s'enfonçait. Elle se plaisait au bruit léger des paroles qui dispersent les pensées trop profondes et les tristesses menaçantes.

— Vous rentrez demain à Paris ? dit-elle.

Et elle ajouta gentiment :

— Quel dommage !

Et pour secouer décidément la torpeur de ce compagnon taciturne dont elle redoutait les yeux sombres, elle babilla :

— Moi, je dois y aller dans votre Paris. Ce sera le mois prochain, pour un mariage. C'est une de mes amies qui fait une bêtise.

— Qui fait une bêtise ? répéta distraitement Jean qui avait terminé sa longue songerie et vaincu ses hésitations.

— Oui, elle épouse un jeune homme sans fortune et, qui pis est, un médecin qui sera toujours en courses le jour, et peut être la nuit !

— Mais pourquoi fait-elle un bêtise ? reprit le jeune homme, soudainement intéressé. Ils ne s'aiment pas ?

Il fixait de ses yeux perçants le visage rosé de Mary. Celle-ci ne remarqua pas cette attention subite et comme agressive.

— Ils s'adorent ! fit elle.

— Alors je ne comprends pas

— Oh ! vous allez comprendre. Les parents d'Hélène — elle s'appelle Hélène — ne lui donnent que cinq mille francs de rente. Son petit médecin qui débute en gagne à peine autant. C'est la misère. Elle doit prendre un appartement de quinze cents francs.

Il fixait la jeune fille avec une expression d'inquiète curiosité qui l'eût avertie, mais elle ne leva pas les yeux. A ses brèves questions, à l'intonation de sa voix, elle le devinait mécontent et, rebelle à toute peine, elle ne tenait pas à rencontrer les durs regards de son ami difficile. Sa mère, Anglaise, lui avait transmis un esprit positif. Elle conclut d'un mot son petit raisonnement pratique :

— Ils seront très malheureux. C'est leur affaire.

— Vous en êtes sûre ?

— Evidemment ! Pour s'aimer, il faut ignorer la gêne. Et j'ai calculé ce qui est nécessaire pour vivre à Paris.

— Ah ! vous avez calculé ?

— Oui. C'est un budget très complet. Il faut trente mille francs par an, au moins.

— Au moins ! approuva Jean Séralval avec un sérieux ironique auquel la jeune fille put se méprendre.

— Je pourrais vous donner les chiffres exacts, reprit-elle.

— Je vous remercie. Je m'en rapporte à vous.

Leur flirt prenait une tournure bizarre.

Se croyant approuvée Mary insista :

— Ils seront pauvres.

— Oh ! une pauvreté bien relative ! protesta faiblement le jeune homme. Beaucoup de gens vivent à moins.

— Le croyez-vous ?

— J'en suis certain. Et puis les choses essentielles ne s'achètent pas. L'amour, le dévouement, la beauté du ciel, des eaux et des arbres n'ont pas de prix. Le charme de cette heure bleue et dorée, que vaut-il ?

— Nous avons le loisir de le goûter,

affirma posément Mary. C'est la fortune qui met en valeur la beauté.

— Et si l'on en manque, comme votre jeune ménage ?

— Alors, il ne faut pas se marier.

Elle formula cet axiome nettement, avec un grand souci de dire la vérité.

Pendant leur conversation, le bateau avait dépassé Thonon haut sur la rive et di simulé à demi dans la verdure. Il doublait la pointe de Ripaille. Evian apparut. La brise s'était calmée, ils purent demeurer à l'avant. Elle se souvient que Jean Séralval, son ami Jean, devait partir le lendemain.

Elle regarda enfin son compagnon de voyage. Sur son visage elle vit subitement une poignante tristesse. Surprise, presque interdite, elle murmura :

— Qu'avez-vous ?

— Moi ? Je n'ai rien.

Elle tenta de secouer l'impression pénible qui la gagnait :

— Le soir est venu. Maintenant, dites-moi vos trois mots anglais.

Le sourire qu'elle esquissa expira involontairement sur ses lèvres. Jean, la taille redressée, et comme indifférent, répondit :

— Je ne les sais plus. Je crois que je les ai laissés tomber dans l'eau de ce beau lac.

Et négligemment il ajouta :

— Ne les regrettez pas. C'étaient trois mots inutiles.

Elle comprit enfin. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard de tendresse infinie. Elle le trouva beau, fier, un peu dédaigneux, et songea — trop — qu'il eût été doux de se donner toute à lui et même de lui sacrifier quelque chose, beaucoup de choses, toutes choses. Les trois mots anglais lui vinrent du cœur à la bouche. Si elle les disait, elle, la première, en l'assurant loyalement que tout à l'heure elle se trampa !...

Elle n'osa pas. Ils ne prononcèrent plus jusqu'à l'arrivée que des phrases insignifiantes qui cachaient leurs deux peines. L'amour les avait touchés successivement. C'est un dieu exigeant qui veut des sacrifices.

Ils avaient passé cette soirée délicieuse à supputer le prix de la vie, au lieu de vivre. Ni elle ni lui n'avaient eu le courage de braver le mystère sacré que contiennent les trois mots :

— *I love you.*

HENRY BORDEAUX.